



Consulter
le journal

Se connecter

S'abonner



ACTUALITÉS ▾

ÉCONOMIE ▾

VIDÉOS ▾

OPINIONS ▾

CULTURE ▾

M LE MAG ▾

SERVICES ▾



PLANÈTE



Richard Florida : « La crise urbaine, c'est la crise centrale du capitalisme »

Le géographe Richard Florida étudie l'évolution des villes. Après leur déclin puis leur gentrification, il constate qu'aujourd'hui les grandes métropoles internationales sont inaccessibles à ceux qui y travaillent.

Par Jessica Gourdon · Publié le 07 juillet 2018 à 11h00 · Mis à jour le 08 juillet 2018 à 04h29



Richard Florida, à New York, en 2017. JAIME HOGGE

Dans le petit monde de la pensée urbaine, il est un peu une « rock star », aimé ou critiqué, mais connu de tous. L'Américain Richard Florida, professeur à l'université de Toronto, s'est fait connaître grâce à son best-seller prémoniteur, *The Rise of the Creative Class* (Basic

Books, non traduit). Paru en 2002, cet ouvrage raconte le grand mouvement de reconquête des villes américaines par les professions intellectuelles, les artistes, les jeunes actifs, les chercheurs, et l'essor de toute l'économie qui y est associée. Cette gentrification a été, selon lui, le moteur de la renaissance de nombreuses villes américaines. En 2017, Richard Florida, qui est aussi cofondateur du magazine *CityLab*, a publié *The New Urban Crisis* (« La Nouvelle crise urbaine », non traduit). Il y raconte une tout autre histoire.

Les villes américaines ont été au centre de vos travaux de recherche. Quel récit faites-vous de leur histoire récente ?

Quand j'étais petit, dans les années 1960 et 1970, les villes américaines étaient en déclin. A Newark (New Jersey), où je vivais, les boutiques, les restaurants, les usines traditionnelles, comme celle de lunettes où travaillait mon père, fermaient. Tous ceux qui le pouvaient – c'est-à-dire toute la classe moyenne, dont je faisais partie – quittaient les villes. On a alors assisté à l'essor des banlieues résidentielles. Ensuite, à partir de la fin des années 1990, et surtout pendant les années 2000, de nombreux centres-villes délaissés ont commencé à être investis par la « classe créative ». Par les professions intellectuelles, les gays, les artistes... Bref, par tout un mouvement bohème qui a alimenté une nouvelle économie de boutiques, restaurants, de nouveaux services, de festivals, etc. Et qui a permis aux villes de redevenir attractives pour une grande partie de la population. Et je ne parle pas seulement de New York ou de San Francisco. Des villes comme Denver, Philadelphie, Detroit, Pittsburgh sont revenues sur le devant de la scène grâce à cette revitalisation postindustrielle.

Aujourd'hui, vous racontez que les villes sont à nouveau en crise. Quelle forme prend-elle ?

Le problème, c'est que quelques grandes métropoles internationales concentrent la majorité des richesses, et deviennent de plus en plus inaccessibles. Dans ces villes superstars, l'explosion des prix de l'immobilier chasse peu à peu les artistes, les professions intellectuelles, les créatifs des quartiers qu'ils avaient investis. Mais ce ne sont pas les moins bien lotis, car ceux-ci trouvent souvent d'autres quartiers populaires où ils peuvent s'installer. Ce qui est terrifiant, c'est que les policiers, les pompiers, les gens qui travaillent dans des boutiques ou des restaurants, les infirmiers, les artisans, les jardiniers doivent quitter ces grandes villes, devenues trop chères. Et vivre beaucoup plus loin, dans des zones mal desservies par les transports en commun. La nouvelle crise urbaine n'est pas une crise du déclin des villes, comme dans les années 1970. C'est une crise causée par leur succès. Et la conséquence, c'est qu'aux Etats-Unis nous avons d'un côté une petite vingtaine de métropoles superstars, entrées de plain-pied dans l'économie de la connaissance, et de plus en plus riches. Et tout le reste du pays qui plonge et s'appauvrit. La crise urbaine, c'est la crise centrale du capitalisme contemporain.

Les grandes villes européennes font-elles face, selon vous, aux mêmes défis ?

Oui, je crois. A mesure que la gentrification s'accélère, nous assistons à ce que l'essayiste Simon Kuper a appelé la « ploutocratisation » des grandes villes. Les métropoles ne sont

plus des endroits pour héberger des gens, mais les supports de placements immobiliers peu risqués, réalisés par des personnes ou des entreprises très riches. Et cela va continuer. Pour des supervilles comme Paris, New York ou Londres, nous n'en sommes qu'au début. C'est un problème, car une ville sans diversité, sans mélange, cela devient une ville vide, neutre, blanche... Une ville meurt quand elle n'arrive pas à retenir son énergie créative et sa diversité. Le défi de Paris, comme celui de New York, c'est de trouver un modèle de développement urbain qui soit plus inclusif, et non pas à l'avantage des plus riches. La grande différence, c'est qu'en Europe, vous avez des gouvernements nationaux et locaux qui marchent, et qui ont un sens de l'action publique. Vous avez la possibilité de lancer des politiques dans les domaines des transports, de la construction de logements, des routes, de l'éducation, afin de remédier aux inégalités territoriales. Ce n'est pas le cas aux Etats-Unis. Vous, les Européens, devriez voir notre situation comme une alerte, un contre-exemple : ne suivez pas notre voie !

La crise urbaine, c'est donc d'abord celle des villes petites et moyennes, qui meurent petit à petit ?

Oui, c'est certain. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, il y a moins de pauvres dans les grandes métropoles que dans les villes périphériques et dans les zones rurales. C'est là que la crise des opioïdes fait des ravages. C'est là que les emplois disparaissent, à mesure que ferment les zones industrielles et les centres commerciaux. C'est là, où se concentrent toutes les difficultés économiques du pays, que les gens ont voté pour Donald Trump à la dernière élection présidentielle.

Mais le vote Trump, ce ne sont pas seulement les riches et les intellectuels des métropoles contre les classes moins favorisées des zones rurales et périphériques. C'est aussi un clash sur les valeurs. Les citoyens, riches ou pauvres, ont tendance à valoriser davantage l'ouverture aux autres, l'accueil des immigrés, la liberté d'être homosexuel, l'égalité entre femmes et hommes... Habiter dans les grandes villes, c'est avoir un mode de vie plus cosmopolite et moins patriarcal qu'ailleurs – plus « européen », quelque part. Le reste du pays, qui subit de plein fouet la crise, se sent aussi menacé par ces nouvelles valeurs.

Vous avez écrit dans « CityLab » que certaines zones rurales attirent désormais des jeunes, des créatifs, des intellectuels. Est-ce une nouvelle tendance ?

Oui, c'est un mouvement qu'on observe aux Etats-Unis, mais qui n'est pas complètement nouveau – pensez au petit village de Woodstock qui continue d'attirer beaucoup de jeunes. En raison des prix des loyers dans les grandes villes, de plus en plus de créatifs s'installent dans de petites villes rurales, attirés par leur cadre de vie – il s'y développe une nouvelle économie autour du tourisme vert, de l'art, de la gastronomie... Mais cette évolution ne concernera qu'une petite minorité de villes rurales : celles qui ne sont pas trop loin des zones urbaines denses, qui sont bien connectées par les transports, qui se situent dans de belles régions proches d'un lac, de la mer, ou d'une université...

Amazon a lancé une compétition entre les villes nord-américaines pour accueillir son deuxième siège, avec des milliers d'emplois à la clé. Que pensez-vous de cette méthode ?

C'est n'importe quoi. Et c'est un jeu très dangereux. Même les maires les plus progressistes du pays sont en train de se mettre à genoux devant Amazon, et c'est à qui offrira les conditions fiscales les plus avantageuses à cette entreprise. Ces maires sacrifient de l'argent qui aurait pu être utilisé pour investir dans les transports publics ou dans le logement abordable. En Europe, tout le monde crierait au scandale ! Tout cela est grave, car cela mine les fondations de l'action politique, ce que je trouve terrifiant.

Jessica Gourdon

Rough Translation:

Richard Florida: "The urban crisis is the central crisis of capitalism"

Geographer Richard Florida is studying the evolution of cities. After their decline and then their gentrification, he notes that today the major international metropolises are inaccessible to those who work there.

In the small world of urban thought, he is a bit of a "rock star", loved or criticized, but known to all. American Richard Florida, a professor at the University of Toronto, has made himself known through his bestseller premonitory, the Rise of the Creative Class (Basic Books, untranslated). Published in 2002, this book tells the great movement of reconquest of American cities by the intellectual professions, artists, young actives, researchers, and the development of the entire economy associated with it. This gentrification was, according to him, the engine of the renaissance of many American cities. In 2017, Richard Florida, who also co-founded CityLab magazine, published the New Urban Crisis ("The new urban crises", not translated). He tells a whole different story.

The American cities have been at the center of your research work. What story do you make of their recent history?

When I was little, in the years 1960 and 1970, American cities were declining. In Newark, New Jersey, where I lived, the shops, the restaurants, the traditional factories, like the spectacles where my father worked, closed. All those who could – that is, the whole middle class, of which I was a part – were leaving the cities. The growth of the residential suburbs was then witnessed. Then, from the end of the years 1990, and especially during the years 2000, many abandoned city centres began to be invested by the "creative class". By the intellectual professions, the gays, the artists... In short, by a whole bohemian movement that has fuelled a new economy of shops, restaurants, new services, festivals, etc. And that has allowed cities to become attractive again for a large part of the population. And I'm not just talking about New York or San Francisco. Cities like Denver, Philadelphia, Detroit, Pittsburgh have come back to the forefront thanks to this industrial revitalization.

Today you are saying that cities are in crisis again. What shape does it take?

The problem is that some major international metropolises are concentrating the majority of wealth, and are becoming increasingly inaccessible. In these superstar cities, the explosion of real estate prices is gradually chasing the artists, the intellectual professions, the creative neighbourhoods they had invested. But they are not the least well off, because they often find other popular neighborhoods where they can settle. What is terrifying is that the police, the firefighters, the people who work in shops or restaurants, the nurses, the artisans, the gardeners have to leave these big cities, which have become too expensive. And live much farther away, in areas poorly served by public transport. The new urban crisis is not a crisis of the decline of cities, as in the years 1970. It's a crisis caused by their success. And the consequence is that in the United States we have on one side a small twenty superstar metropolises, entrances on the ground in the economy of knowledge, and increasingly rich. And all the rest of the country that plunges and impoverishes. The urban crisis is the central crisis of contemporary capitalism.

Do you think the big European cities face the same challenges?

yes, I think so. As the gentrification accelerates, we are witnessing what the essayist Simon Kuper called the "ploutocratisation" of the big cities. Metropolises are no longer places to host people, but low-risk real estate investment materials, made by very wealthy individuals or companies. And that will continue. For supercities like Paris, New York or London, we are only at the beginning. This is a problem, because a city without diversity, without mixing, it becomes an empty city, neutral, White... A city dies when it cannot retain its creative energy and diversity. The challenge of Paris, like the one in New York, is to find a model of urban development that is more inclusive, not to the advantage of the richest. The big difference is that in Europe, you have national and local governments that work, and have a sense of public action. You have the opportunity to launch policies in the areas of transport, housing construction, roads and education in order to address territorial inequalities. This is not the case in the United States. You Europeans should see our situation as an alert, a counter example: Do not follow our path!

The urban crisis is therefore first of all the small and medium-sized cities, which are dying little by little?

Yes, that's for sure. Today, in the United States, there are fewer poor people in large metropolises than in peripheral cities and in rural areas. That is where the opioid crisis is wreaking havoc. This is where jobs disappear as the industrial areas and malls close. This is where all the economic hardships of the country are concentrated, which people voted for Donald Trump in the last presidential election.

But the Trump vote, it is not only the rich and the intellectuals of the metropolises against the less favoured classes of rural and peripheral areas. It's also a clash on values. Urban dwellers, rich or poor, tend to increase the value of openness to others, the reception of immigrants, the freedom to be homosexual, equality between women and men... Living in big cities means having a more cosmopolitan and less patriarchal way of life than elsewhere – more 'European' somewhere. The rest of the country, which is undergoing the crisis, also feels threatened by these new values.

You wrote in "CityLab" that some rural areas now attract young people, creatives, intellectuals. Is this a new trend?

Yes, it is a movement that we observe in the United States, but it is not completely new – think of the small village of Woodstock that continues to attract many young people. Due to rent prices in large cities, more and more creative people are settling in small rural towns,

attracted by their living environment – there is a new economy developing around green tourism, art, gastronomy... But this development will only concern a small minority of rural towns: those that are not too far away from dense urban areas, which are well connected by transport, which are located in beautiful areas close to a lake, the sea, or a university ...

Amazon launched a competition between North American cities to host its second seat, with thousands of jobs in the key. What do you think of this method?

It's just anything. And it's a very dangerous game. Even the most progressive mayors of the country are getting on their knees in front of Amazon, and that is who will offer the most advantageous tax conditions to this company. These mayors sacrifice money that could have been used to invest in public transport or affordable housing. In Europe, everyone would shout at scandal! All this is serious because it undermines the foundations of political action, which I find terrifying.

Jessica Gourdon